



**Dimanche 25 novembre**  
**Dernier Dimanche de l'année liturgique**  
**Esaïe 65, 17-25**

Sophie Reymond  
Prilly

Ce texte décrivant un monde d'où toute forme d'injustice et de malheur aura disparu a été écrit alors qu'un groupe d'exilés est revenu de Babylone à Jérusalem (VIe). La communauté judéenne y est en voie de recomposition et l'espérance est en crise : le temple a été détruit, les conditions de vie sont difficiles, l'idolâtrie menace au sein même du peuple judéen dont les membres viennent d'horizons différents, l'accueil de l'étranger est problématique.

Aussi le prophète Esaïe doit-il réaffirmer l'espérance en un Dieu fidèle et non pas inactif, préoccupé des divisions, brutalités et autres dénis de justice régnant dans la communauté. C'est aussi une manière de souligner et de raffermir la vocation et la mission universelle d'Israël. D'où, dans ces versets, une parole du Seigneur en tant que créateur du monde, capable de renouveler profondément toutes choses, le cosmos tout entier.

Ce monde nouveau s'offre comme le miroir des épreuves endurées, des cris de malheur lancés vers le ciel, des injustices multiples : mort de nourrissons, décès prématurés de jeunes hommes, pas de logement à soi, travail d'esclave. En somme, le monde nouveau obéira à des règles justes et la vie jouira de ses droits légitimes. Toutes ces réalités dramatiques sont le lot de la marche du monde encore aujourd'hui, plus criantes dans certains pays. A désespérer justement, de la présence de Dieu en ce monde, même si, dans la vie quotidienne d'aujourd'hui, aux cris de désespoir se mêlent ceux de l'espoir d'un « plus jamais ça ». Au risque du silence de Dieu, à quoi s'oppose la parole du prophète qui ne laisse pas les hommes à leur chaos, mais les interpellent en son nom.

En effet, l'espérance ici décrite ne renvoie en aucune façon à un « plus tard » facteur de résignation. Echo inversé d'un cri de souffrance, d'une part elle affirme avec vigueur la foi et la confiance en Dieu qui ne veut pas la mort de l'homme, mais lui fait promesse d'une vie autre. Cette espérance est un effet de son alliance indéfectible avec les hommes. D'autre part, la disparition complète des injustices, caractérisant un monde harmonieux où Dieu, sa miséricorde et sa justice règneront pleinement, ne fait que souligner la liberté et la responsabilité présentes des hommes à l'égard de ces mêmes injustices, incompatibles avec la foi en un Dieu de compassion, par conséquent aussi juge de l'injustice commise.

C'est que « les prophètes ont opéré un double renversement de la dynamique de l'utopie. Ils ont ramené à l'horizontale une verticale vers laquelle tend toute expérience religieuse... Pour les prophètes, le destin n'est prévu que pour être *pré-venu*. Dans la balance biblique du destin, c'est l'homme qui représente et fournit le poids décisif. A l'enchaînement irréversible de la fatalité, la prophétie oppose, en un jeu serré et implacable, *la parade de la liberté* » (A. Neher, en réf. à E. Bloch).

L'espérance en Dieu s'avère donc indissociable de la liberté de l'homme à créer du neuf. C'est pourquoi *le passé ne sera plus rappelé, il ne remontera plus jusqu'au secret du cœur* (v. 17), en vue d'un avenir différent, d'une conversion ou d'un retournement, d'une reconstruction surgissant du cœur de la destruction.